

Lè dou dragon

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 37

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-218200>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1923 pour **2 fr. 00** en s'adressant à l'administration 9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

A PROPOS DU JEUNE FÉDÉRAL

EST demain, dimanche, jour du Jeune fédéral. Jadis, cette journée était célébrée de façon beaucoup plus austère qu'aujourd'hui. On passait une bonne partie de son temps à l'Eglise; on jeûnait, plus ou moins, car si l'on ne mangeait pas de viande ni de légume, on compensait, en revanche, cette privation en engloutissant, entre deux services religieux, force tranches de gâteau aux pruneaux. C'était le plat du jour. Les établissements publics étaient fermés dès la veille, au soir, c'est-à-dire du samedi soir au dimanche, au coucher du soleil. Aussi plusieurs cafetiers, qui, durant le reste de l'année sont à la tâche le dimanche comme les jours ouvrables, profitaient-ils de ce congé forcé pour prendre la poudre d'escampette. D'autres restaient au bercail pour répondre aux trois petits coups frappés à la porte « de derrière » par des malins qui savaient qu'il est toujours avec les cafetiers et, en l'occurrence, on pourrait quasi dire : avec le Ciel, des accommodements.

A l'occasion du Jeune fédéral de cette année, l'*Echo de la Broye*, dans un article signé : A. Dz., rappelle l'origine de cette institution et y ajoute quelques considérations intéressantes. Voici :

L'institution de notre Jeune fédéral remonte à l'année 1639. La situation de notre pays était alors des plus tristes, des plus critiques, des plus lamentables : « A cette époque, relate l'historien Vuillemin, les Confédérés avaient perdu deux biens que rien ne remplace : la confiance et la fraternité, perte subie grâce aux malheureuses questions tant politiques que religieuses, pommes de discorde de cette époque troublée au dehors par la terrible guerre de 30 ans, à l'intérieur par des haines implacables.

Dans des circonstances aussi graves, aussi grosses de conséquences, la Diète des cantons protestants décida qu'un jour de Jeune serait institué. Pendant longtemps, sous l'empire des événements passés, et sous l'action des passions non encore apaisées, le jour du Jeune revêtit un caractère confessionnel très marqué, les cantons réformés ayant leur Jeune particulier, les cantons catholiques, le leur.

Le 1er août 1832, alors que les grands principes de tolérance religieuse, étaient mieux compris, la Haute Diète décréta que cette solennité serait célébrée sur toute l'étendue de la Confédération, et ce tant chez les catholiques que les protestants, le troisième dimanche de septembre. Chaque Etat restait libre d'en régler les détails selon sa volonté, et plusieurs adoptèrent dès lors l'usage d'adresser du haut de la chaire, soit par la voix d'un laïque soit par l'organe d'un ecclésiastique, une exhortation, dite mandement.

Pour le canton de Vaud, ce mandement est remis aux ministres du St-Evangile par le Conseil d'Etat, (l'auteur en est fréquemment un pasteur) et toujours accompagné d'un arrêté de l'autorité exécutive.

En 1845, une proclamation, sorte de mandement, ayant pour but d'éclairer la votation populaire sur la Constitution, nouvellement élaborée, avait été rédigée par le Conseil d'Etat et devait être lue en chaire. Quarante pasteurs s'y refusèrent. Les récalcitrants furent suspendus; cette scission fut le point de départ de la fondation de l'Eglise libre.

Plus près de nous, récemment, quelques pasteurs ont refusé aussi de lire le mandement officiel. Les uns, écrivains, citoyens, députés, les en ont vertement blâmés, tandis que d'autres ont pris fait et cause pour eux.

D'après le compte-rendu d'une des séances tenues en août 1923, il a été déclaré au sein du Grand Conseil que dans le premier cas, c'était de la rébellion, tandis que dans le second c'était du sentiment.

Donc!... passons; mais rappelons, malgré tout, que le Jeune fédéral est et restera le souffle de la nation, la fête de la reconnaissance, la journée de l'humiliation. Gambaetta, le grand homme d'Etat français, le patriote prépondérant du siècle passé, n'a-t-il pas dit : « Quiconque porte « atteinte aux forces morales de son pays commet un crime ? ».



LÈ DOU DRAGON

STASSE s'è passàie lài a dza grantenet, aprì on camp. Trobllion et Mourdzon ètant dou dragon dáo mime veládoz et l'ètant zu avoué lào tsevu passà on bocon d'écouila pè Màodon. Clii camp de dragon à tsevu l'avà dourà tràì senanne et Trobllion et Mourdzon s'étàisàvnt d'èin vèrè l'autro bet et de pouàì re-tornà trovà lau dzouvene femme : la Julie à Trobllion et la Djane à Mourdzon.

Faillàì vèrè lo derràì dzo quemet l'ètant benèze ! Lào mor riguenàve tot solet. Lo capitaino n'avàì pas pi coumandà : « Rompez les rangs ! » que Trobllion et Mourdzon picatàvnt ào dissime galop contre lào z'ottò que l'ètant à l'autro bet dáo canton.

Ma fàì, l'avant ètà tràò fè po coumeinci à la montàie, et lè duve monture sè sant trovàie arenàie pè Carodzo et l'a bo et bin faliu s'arretà pè Mèzire po lè laissi soillià et bàire on verro avoué lè camerardo de clii veládoz, tant è que la n'ètai dza qui que l'irant oncorà pè la cabaret de coumouna. Trobllion ein avàì 'na trombinàie et Mourdzo n son eimmourdzonnàie. Ma fàì, quand l'ant zù fraternisà oncora on coup, l'a faliu quasù lè quetallà su lào pique. Poùra Julie ! Poùra Djane ! voutrè dragon à tsevu porrant pas eimbransì voutrè boune djoùte sta né por

cein que lài a pas zu de nani et l'ant ètà dobedzi de s'arretà ào Tsalet-à-Goubet et de lài droumì.

Quand lè que furant dein lo pàilo, Mourdzon s'è devète, tràì sè solà, sè tsausse, sa tunique, son quièpi, pu sè bete ào lhi, tandu que Trobllion s'è site su onna chòla et sè met à ronflià. Vè la miné tot paràì, ne vaitcè-te pas que mon Trobllion s'è reveille justo que lè pelion dàì get sè pouàvnt eintrebètsi on bocon et va sè cutsi quasù tot riond; hormi son quièpi, son gilet et sa tunique vè Mourdzon. N'a jamé ètà fotu de trère se botte avoué lè z'éperon et lài arein zu à fère d'autro que de lè laissi. Et l'ètai oquie de courieux de vèrè noutrè dou dragon, eindroumà l'on dè coùte l'autro, ressi lào moùno à tor à fère bramà lè carreau de la fenitra. Tote lè duve minute, Trobllion, que l'ètai tot ènervà, budzive onna tsamba, teindàì on'autra, sè verive contre lo bord avoué sè botte et, ti lè coup, avoué sè z'éperon, erpienàve lè tsambe à Mourdzon, que mouettàve sein sè reveilli. Et dinse tota la né.

Lo sèlào ètai dza d'amon dáo boù quand Mourdzon s'è reveilli. Lè dzerret, lè piaute lè tsambe et lè coussè, mimameint lo veintro lài couaisant d'onna taula manàie que l'ètai po bramà. Adan, ie sè soo de dèso lo leinsu dáo lhi po vèrè que lài avàì. Euh ! mon Dieu ! te possibillio ! L'avàì tot lo davau einsagnolà, eincotsi, bariolà, qu'on aràì djurà cliiào casaque à carret que lè z'Anglais mettant po sè veti. Jamé tsambe paràire !

Adan, Mourdzon reveille Trobllion et lài fà :
— Tot paràì, quinte z'erpienàve que te m'a fotu. N'è pas on reproudzo, mà... t'aràì bin dù tè copà lè z'onlhie (*) dàì pi ! Marc à Louis.

SUR L'ÉCHELLE

Vous n'avez pas connu Motzet, ni Crottu ? C'est tant pi pour vous. Motzet, un brave garçon de « Chez nous » où son père avait quelque bien au soleil (peut-être quelques dettes à l'ombre) et une bonne réputation. Crottu, un paysan point méchant, mais grognon, qui gardait jalousement la Rose, sa fille unique.

Et Motzet guignait la Rose à qui cela ne déplaisait point.

Un soir donc, planté sur les derniers « passons » d'une échelle, Motzet tournait de jolis mots dans l'oreille de la jeune fille quand un bruit de porte l'engagea à se bien tenir. Il n'était que temps : l'échelle était brusquement secouée, tandis qu'une voix assourdie répétait :

— Vau-tou décheindré, baugro !

Motzet descendait lentement, assurant ses pas autant que le lui permettaient les secousses de l'échelle. — Arrivé à peu près à portée de Crottu :

— Vo ne volhiai portant pas mé déguelhi, Jean-Marc ?

— Ah ! l'est tè, Motzet. Na, ne vu pas tè déguelhi, mà té vu grulà.

Et il donna de nouveau quelques violentes secousses à l'échelle.

— Ditè-vai, Jean-Marc. ète qu'on vos a dincé grulà quand vos allàvi trovà la Suzette ?

— Cein te vouaité, petitre ? Et crai-tou que ma Rousa ne vaut pas onna grulahie.

(*) ongles.